

## CHAPITRE XXV

Ne se troubler ni de ses imperfections ni de ses péchés.

« Puisque nous ne pouvons estre en cette vie mortelle, quelque avancez que nous soyons en la voye de Dieu, sans des péchés véniels, beaucoup moins pouvons nous estre exempts des imperfections qui préviennent la délibération et détermination de nostre volonté. Ici bas, si nous avons la grâce nous ny sommes pas confirmés, et nous en pouvons deschoir. Nostre vengeance n'est pas si pure qu'elle soit exempte de lie, ni nostre or si purifié qu'il soit sans aucune crasse.

« Or, il y en a qui faute de prendre garde à eux, et à force d'estre jaloux de

la perfection, se troublent démesurément quand ils se voyent tomber dans de sourdes imperfections, et mesme en de notables péchés véniels, et se chagrinent et se dépitent là-dessus contre eux mesmes, et entrent presque en découragement de pouvoir jamais arriver à la cime de la perfection imaginaire à laquelle ils aspirent.

« Le trouble et le chagrin que prennent ces âmes si tendres sur elles-mêmes, si douillettes, ne procède pas tant de la haine qu'elles ont contre le péché véniel et l'imperfection à cause qu'elle déplaist à Dieu, qu'à cause qu'elle leur déplaist à elles mêmes, et ainsi prouve d'un très secret et très fin et subtil amour-propre, duquel naist comme d'une mauvaise, mais occulte racine, cet empressement. Ceux qui sont plus avancez et affermis dans le divin amour, au lieu de se troubler de leurs cheutes, en prennent occasion de s'humilier de plus en plus, et

ainsi tirent avantage de leur perte <sup>1</sup>. »

Nous avons une très excellente leçon à ce propos du bienheureux François. « L'humilité, dit-il, fait que nous ne nous troublons point de nos imperfections, nous ressouvenant de celles d'autrui ; car pourquoy serions-nous plus parfaits que les autres ? Et tout de mesme que nous ne nous troublions point de celles d'autrui, nous ressouvenant des nostres : car pourquoy trouverons-nous estrange que les autres ayent des imperfections, puisque nous en avons bien ?

« L'humilité rend nostre cœur doux à l'endroit des parfaits et imparfaits ; à l'endroit de ceux-là par révérence ; à l'endroit de ceux-cy par compassion. L'humilité nous fait recevoir les peines doucement, sachant que nous les méritons ; et les biens avec révérence, sachant que nous ne les méritons pas <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> *Esp'it*, t. III, p. 58.

<sup>2</sup> *Ép'it.*, liv. V, ép. 45.

« Ne pas nous troubler après nos fautes est un point essentiel de la vie chrétienne, sur laquelle nos maîtres reviennent souvent, qui veut dire que s'il nous arrive quelque imperfection ou péché, nous sommes estonnés, troublés et impatiens ? Sans doute c'est que nous pensions estre quelque chose de bon, résolu et solide ; et pourtant quand nous voyons par effect qu'il n'en est rien, et que nous avons donné du nez en terre, nous sommes trompés, et par conséquent troublés, offensés et inquiétés. Que si nous savions bien qui nous sommes, au lieu d'estre ébahis de nous voir à terre, nous nous estonnerions comment nous pouvons demeurer debout <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> De là cette parole de saint Philippe de Néri ; lorsqu'il lui était échappé quelque faute, il disait : Seigneur, voilà tout ce que je sais faire, je vous remercie de m'avoir soutenu, autrement j'aurais fait bien pis.

« Vous vous plaignez de quoy plusieurs imperfections et défauts se mêlent en vostre vie, contre le désir que vous avez de perfection et profit de l'amour de Dieu. Je vous réponds qu'il n'est pas possible de nous abandonner du tout entièrement nous-mêmes, pendant que nous sommes ici bas. Il faut que nous nous portions toujours nous-mêmes, jusqu'à ce que Dieu nous porte au ciel; et pendant que nous nous porterons, nous ne porterons rien qui vaille.

« Il faut donc avoir patience, et ne penser pas de nous pouvoir guérir en un jour de mauvaises habitudes, que nous avons contractées par le peu de soin que nous avons eu de nostre santé spirituelle.

« Certes le péché véniel, dit nostre bienheureux Père, ny mesme l'affection au péché véniel n'est pas contraire à l'essentielle résolution de la charité, qui est de préférer Dieu à toutes choses;

d'autant que par ce péché nous aymions quelque chose hors de la raison, mais non pas contre la raison : nous déférons un peu trop, et plus qu'il n'est convenable à la créature, mais non pas en la préférant au Créateur; nous nous amusons plus qu'il ne faut aux choses terrestres, mais nous ne quittons pas pour cela les célestes.

« En somme cette sorte de péché nous *retarde* au chemin de la charité, mais il ne nous en oste pas; et partant le péché véniel n'estant pas contraire à la charité il ne la détruit jamais, *ny en tout, ni en partie.*

« Néanmoins, le péché véniel est péché, et par conséquent il desplait à la charité; non comme chose qui lui soit contraire, mais comme chose contraire à ses opérations et à ses progrès, voire mesme à son intention, laquelle estant que nous rapportions toutes nos opérations à Dieu, elle est violée par

le péché véniel, qui porte les actions par lesquelles nous les commettons, non par voirement contre Dieu, mais hors de Dieu et de sa volonté <sup>1</sup> .»

« Toutefois le péché véniel, principalement quand il est beaucoup affectonné, nous met au hasard de perdre la charité, parce qu'il nous expose au danger de commettre le mortel. Mais ne vous troublez point de quoy vous ne remarquez pas toutes vos menues cheutes pour vous en confesser. Non ; mais allez humblement et franchement dire ce que vous aurez remarqué ; et pour ce que vous n'aurez pas remarqué, remettez-le à la douce miséricorde de celui qui met la main au-dessus de ceux qui tombent sans malice, afin qu'ils ne se froissent point, et les relève si doucement et vitelement qu'ils ne s'aperçoivent pas ny d'estre tombés, par ce que la main de

<sup>1</sup> De l'amour de Dieu, liv. IV, c.ii.

Dieu les a recueillis en leurs cheutes, n'y d'estre relevés, par ce qu'il les a retirés si souvent qu'ils n'y ont pas pensé <sup>1</sup> . »

« Ceux qui se troublent et inquiètent des péchés véniels, et qui ne penseraient pas en être bien lavez que par la confession estoient comparés par nostre Bienheureux à ceux qui sont si curieux et soigneux de conserver leur pureté, qu'ils la minent à force de remèdes. Car les médicaments ont cela de propre, qu'en chassant les peccantes humeurs, ils raclent aussi quelques parties des bonnes.

« Il est vrai que le péché véniel est matière suffisante d'absolution et de confession, mais non pas nécessaire. Il est vray aussi que le meilleur moyen de l'effacer est le sacrement de pénitence. Mais, comme celui qui ne se voudroit

<sup>1</sup> Esprit, passim.

nourrir que de viandes exquisés et délicates affoiblirait sa santé, et qui à la moindre indigestion ou migraine se servirait de bezoar, ou de confections précieuses, serait juge exclusif d'appliquer de si grands remèdes à de si petites incommodités ; celui-là de même qui à chaque péché véniel qu'il remarquerait serait pendu à l'oreille d'un confesseur passerait aussi non seulement pour importun, mais pour scrupuleux.

« Voici un enseignement fort notable de notre bienheureux Père : « Ce n'est pas, dit-il, estre foible de tomber quelques fois en des péchés veniels, pourvu que nous nous en relevions tout incontinent, par un retour de notre âme vers Dieu, nous humiliant tout doucement. Il ne faut pas que nous pensions pouvoir vivre sans en faire toujours quelques-uns ; car il n'y a eu que Notre-Dame qui ait eu ce privilège. Certes, si bien qu'ils nous arrestent un peu, comme

j'ai dit, ils ne nous destournent pourtant pas de la voye : *un seul regard de Dieu les effacera*<sup>1</sup>.

« Certes si la seule veue du serpent d'airain guerrissoit les Israélites des piqueures mortelles des serpents de feu : combien plus nous guerrira des morsures vénielles du serpent tortu, le regard de Jésus crucifié ! O, que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit, ou qui redressent leur cœur vers lui<sup>2</sup> ».

<sup>1</sup> Entret. IX.

<sup>2</sup> *Esprit*, t. III, 339.

## CHAPITRE XXVI

Suite du précédent.

« Notre Bienheureux estimoit tout légèrement imparfait après les cheutes, s'il n'estoit accompagné de tranquillité et de paix. En ceste occurrence voicy son conseil : « Quand il nous arrive de tomber par les soudaines saillies de l'amour-propre ou de nos passions, prosternons aussitôt que nous pouvons nostre cœur devant Dieu, de confiance et d'humilité : Seigneur, miséricorde, car je suis infirme. Relevons-nous en paix et tranquillité, et renouons le filet de nostre indifférence ; puis continuons nostre ouvrage. Il ne faut pas ni rompre les cordes, n'y quitter le luth, quand on s'aperçoit en désaccord ; il faut pres-

ter l'oreille pour voir d'où vient le détachement, et doucement tendre la corde ou la relascher, selon que l'art le requiert <sup>1</sup>.

« Soyez juste, dit-il ailleurs, n'excusez ni n'accusez aussi qu'avec mesme considération vostre pauvre âme, de peur que si vous l'accusez sans fondement, vous ne la rendiez insolente ; et si vous l'accusez légèrement, vous ne lui abbatiez le courage et la rendiez pusillanime. Marchez simplement et vous marcherez confidemment <sup>2</sup>.

« Le premier moyen de conserver la paix dans les familles, et à l'égard du prochain, c'est le support mutuel ; le second, c'est le support mutuel ; le troisième, c'est le support mutuel. *Portez mutuellement vos fardeaux*, dit saint Paul, *c'est ainsi que vous accomplirez la loi de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. La patience

<sup>1</sup> *Eptl.*, liv. IV, ép. 10.

<sup>2</sup> *Ibid.*, ép. 16. *Esprit*, t. III, 376.

envers nous-même n'est pas moins nécessaire qu'à l'égard d'autrui. Nos saints insistent longuement sur ce point.

« Comme la charité qui est patiente et bénigne nous oblige à corriger le prochain de ses défauts en esprit de douceur et de suavité, le bienheureux François ne trouvait pas bon qu'on changeast de registre, quand on se corrigeoit soy mesme, n'y qu'on se relevast de ses défauts et de ses cheutes en se gourmandant avec rudesse et aspreté.

« Quoy donc, dira-t-on, se faut-il donc flatter et cajoller soy-même, et voir ses ulcères intérieurs se pourrir et se corrompre à la face de nostre folie, faute de sel et de vinaigre ? — Et qui vous a dit qu'en corrigeant le prochain, il le falust flatter ny cajoller ? N'est-ce pas là l'huile du pécheur, duquel le psalmiste ne veut point qu'on lui engraisse la tête ?

<sup>1</sup> Ps. CXL, 5.

Ne faut-il pas imiter le bon samaritain qui versa l'huile douce et le vin poignant dans la playe du blessé, mestant la suavité des paroles avec l'aigreur naturelle de la répréhension ?

« Reprendre le prochain en l'injuriant et le menaçant n'est pas le corriger, mais le cabrer ; l'amender, mais l'irriter, c'est le provoquer à pis faire. C'est mettre du fiel dans sa viande, et du vinaigre dans son breuvage.

« Que si nous devons tellement assaisonner les répréhensions du prochain, qu'il y ait plus d'huile que de vinaigre, pourquoi serons-nous moins pitoyables à nous-mesme, veu que nul n'a en haine sa propre chair ? Et s'il faut faire à autrui ce que nous voudrions nous estre fait, pourquoy ne ferons-nous pas envers nous-mesme ce que la droite raison nous dicte devoir estre fait à autrui ?

« Ayez une excellente leçon de nostre

Bienheureux sur ce sujet, et quand il nous arrive des défauts examinons notre cœur tout à l'heure, et demandons-lui s'il n'a pas toujours vive et entière la résolution de servir Dieu ; et j'espère qu'il nous repondra qu'ouy, et que plus tost il souffrirait mille morts que de se séparer de cette résolution. Demandons-luy de rechef : pourquoy donc es-tu si lasche ? Il respondra : j'ay esté surprins je ne say comment ; mais je suis ainsi pesant maintenant. Hélas ! ma chère fille, il lui faut pardonner. Ce n'est pas par infidélité qu'il manque, c'est par infirmité. Il le faut donc corriger doucement et tranquillement, et non pas le courroucer et troubler davantage.

« Or sus, luy devons-nous dire, mon cœur, mon amy, au nom de Dieu prends courage : cheminons, prenons garde à nous, élesvons-nous à nostre secours et à notre Dieu. Hélas ! ma chère fille, il nous faut estre charitable à l'égard

de nostre âme, et ne la point gourmander, tandis que nous voyons qu'elle n'offence pas de guet-à-pend<sup>1</sup>. »

« Il ne vouloit pas mesme que l'on fust exécutif à l'accuser ny que l'on exagérast ses fautes ; non qu'il faille traiter les vices de main morte, au contraire ; mais aussi se faut-il garder de porter l'âme dans le discouragement ou chagrin sous couleur de l'humilier. Il faut avoir l'esprit juste et marcher par le milieu, en s'humiliant sans se décourager et s'encourageant avec humilité.

« Continuons d'écouter l'aimable saint : « Nous ne devons pas, dit-il, nous étonner de nous voir imparfaits ; car nous ne devons jamais en douter, puisque nous ne devons jamais nous voir autrement en cette vie ; ni nous en contrister. Or il n'y a remède ; oui bien nous en humilier, car par là nous réparerons nos

<sup>1</sup> *Ept.*, liv. IV, ép. 30.

défauts, et nous amenderons doucement ; car c'est l'exercice pour lequel nos imperfections nous sont laissées.

« Faites comme les petits enfants. Pendant qu'ils sentent leurs mères qui les tiennent par les manchettes, ils vont hardiment et souvent tout autour, et ne s'étonnent point des petites bricoles que la faiblesse de leurs jambes leur fait faire. Ainsi, tandis que vous apercevez que Dieu vous tient par la bonne volonté et résolution qu'il nous a donnée de le servir, allez hardiment et ne vous étonnez point de ces petites secousses et choppemens que vous ferez ; et ne s'en faut fascher, pourvu qu'à certains intervalles vous vous jetiez entre ses bras, et le baisiez du baiser de la charité. Allez donc joyeusement et à cœur ouvert, le plus que vous pourrez ; et si vous n'allez pas toujours joyeusement, allez toujours courageusement et fidèlement <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Eplt.*, liv. IV, ép. 30.

## CHAPITRE XXVII

Des petites vertus. — Assurance de la grâce. —  
Marque de la grâce habitante.

En voyant dans la vie des saints les vertus héroïques qu'ils ont pratiquées, un certain encouragement se fait sentir, et plusieurs se disent : Je ne serai jamais un saint. Scrupule, erreur de tentation. « Il y a, dit saint Bernard, dans la vie des saints, des vertus que nous devons admirer sans être obligés de les pratiquer, et des vertus que nous pouvons et devons imiter. »

Ainsi outre les grandes vertus dont ils nous donnent l'exemple, tous les saints en ont pratiqué de plus petites en apparence, et non moins méritoires. Tous ont été humbles, doux, patients, zélés,

charitables, mortifiés. Rien ne nous empêche de les imiter en cela. Fidèlement pratiquées ces petites vertus suffisent pour faire de nous des saints, et de grands saints. Dieu ne regarde pas à la quantité, mais à la qualité. Témoins le verre d'eau froide de l'Evangile et l'obole de la pauvre veuve, déclarés l'un et l'autre dignes d'une récompense éternelle.

D'ailleurs, il ne faut pas l'oublier : ce qui fait le mérite des vertus, ce n'est pas l'acte lui-même, mais la pureté d'intention, l'amour de Dieu, en un mot, la charité qui l'anime. Écoutons saint Paul :

« Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai point la charité, je suis comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, quand je pénétrerais tous les mystères et toutes les sciences, et quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter les mon-

tagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.

« Et quand je distribuerais mes richesses pour nourrir les pauvres, et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien <sup>1</sup>. »

Ayons donc un grand désir de plaire à Dieu dans toutes nos œuvres ; et si nous ne pratiquons pas ce qu'on appelle de grandes vertus, soyons sans inquiétude. Les occasions de pratiquer les plus éclatantes vertus ne se présentent que rarement ; mais celles d'exercer les moindres sont tous les jours entre nos mains, et c'est pour ce sujet que notre bienheureux Père les recommande tant, pour deux raisons fort notables.

La première, parce que l'attention et la fidélité à exercer fait faire un grand amas de richesses spirituelles, à cause

<sup>1</sup> II Cor., XIII, 1, 3.

de leurs fréquentes rencontres. La seconde, parce qu'elles sont moins sujettes au vent de la vanité, qui est si nuisible au fruit des bonnes œuvres.

C'est ce qu'il enseigne à une âme qu'il conduisait au chemin de la piété, quand il lui dit : « Allons terre à terre, puisque la haute mer nous fait tourner la teste et nous donne des convulsions. Tenons-nous aux pieds de nostre Seigneur avec sainte Madeleine ; pratiquons certaines petites vertus, propres pour nostre petitesse.

« *A petit mercier, petit panier.* Ce sont les vertus qui s'exercent plus en descendant qu'en montant, et partout elles sont sortables à nos jambes : la patience, le support du prochain, le service, l'humilité, la douceur du courage, l'affabilité, la tolérance de nostre imperfection, et ainsi de ces petites vertus. »

« A quoy j'adjousteray que ces vertus basses et populaires en apparence peu-

vent devenir hautes, et mesme s'eslever à un degré héroïque, si nous les pratiquons avec une éminente charité. Rien n'est petit de ce qui se fait avec un grand amour de Dieu, et rien n'est grand devant les yeux de Dieu, qui est fait sans cet amour, ou avec peu de cet amour. Prenons toujours nos mesures de ce côté-là, et nous estimerons les bonnes œuvres à leur juste prix <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Esprit*, t. III, 468.

## CHAPITRE XXVIII

Assurance de la grâce. — Marque de la grâce habitante.

La pratique habituelle de ces petites vertus compatibles avec notre position suffit pour nous assurer que nous sommes bien avec Dieu. Mais il y a des âmes qui ne l'entendent pas ainsi. Pour être certaines d'être en grâce avec Dieu, il leur faut quelque chose de plus : ou la pratique de quelque vertu éclatante, ou une sorte de révélation, d'où elles puissent conclure qu'elles sont en bon état. Autrement elles tombent dans une inquiétude continuelle accompagnée d'une défiance qui brise en elles l'énergie du bien, exclut la joie du cœur, fait le tourment de leur vie et la terreur de leur mort.

Ces âmes sont dignes d'une grande compassion. Pour se consoler, qu'elles écoutent les enseignements des maîtres de la vie spirituelle. « Selon mon jugement, dit l'*Esprit* de saint François de Sales, la tentation des tentations et qui travaille le plus les personnes qui font profession de la vie dévote, est celle-cy de sçavoir si elles sont en grâce : et de le sçavoir d'une certitude plus que morale et conjecturale, qui est celle dont Dieu veut que nous nous contentions pour exercer notre tempérance, et nous rendre sages à sobriété.

« Sans cela ces esprits pieux voltigent, comme papillons, autour d'un flambeau, et plusieurs y brûlent leurs aislerettes. Selon ce qui est escrit : *Celui qui veut sonder la majesté, est opprimé de la gloire ;* et qui veut sonder les décrets de Dieu, s'embarrasse dans un labyrinthe d'entortillement où sa pauvre sagesse est dévorée.

« A une âme qui estoit comme une pauvre abeille, embarrassée dans les toiles d'araignée de quelques considérations de défiance, nostre bienheureux Père donne cette consolation si pleine d'onction sainte, qu'il me semble que c'est un baume pour de pareilles plaies ; il dit : « D'examiner si vostre cœur luy plaist, il ne le faut pas faire ; mais ouy bien, si son cœur vous plaist : et si vous regardez son cœur, il sera impossible qu'il ne vous plaise ; car c'est un cœur si doux, si suave, si condescendant, si amoureux des chétives créatures, pourvu qu'elles reconnoissent leurs misères, si gracieux envers les misérables, si bon envers les pénitents : et qui n'aymeroit ce cœur royal, paternellement maternel envers nous ? »

« C'est donc un des meilleurs signes que nous puissions avoir d'estre agréables à

<sup>1</sup> *Épît.*, liv. III, ép. 61.

Dieu, quand Dieu mesme nous est agréable. Quand nous nous regardons dans un miroir, si l'air de nostre visage est triste, nous nous y voyons tristes ; si joyeux, joyeux. Dieu de mesme ayme ceux qui l'ayment, honore ceux qui l'honorent et se plaist en ceux qui se plaisent en luy. Voulez-vous savoir comment nous sommes auprès de luy ? Prenons garde de quelle sorte il est auprès de nous<sup>1</sup>.

Calmer les inquiétudes des bonnes âmes sur leur état devant Dieu, est un point d'une telle importance, que la charité de nos aimables docteurs multiplie ses efforts pour y parvenir. A ce qui précède ils ajoutent quelques moyens plus pratiques et plus faciles à comprendre.

« L'une des grandes détresses et perplexités que puisse souffrir une âme

<sup>1</sup> *Esprit*, t. III, 274.

amoureuse de Dieu, c'est d'ignorer si vraiment elle l'ayme, et si elle est en sa grâce. Pour le sçavoir, nostre Bienheureux avoit coutume, entre quelques autres, de donner deux marques aux âmes qui estoient dans ceste angoisse intérieure, et qui cherchoient le repos dans quelque certitude morale bien puissante, d'estre en estat de grâce.

« La première, et, à dire vray, la plus certaine, est de visiter avec les lampes d'un exact examen la Jérusalem de nostre intérieur, et de voir si dans son fond réside ceste ferme et invariable résolution de n'offenser jamais Dieu mortellement *d'une volonté délibérée*, car c'est en ce point que consiste nostre grande union à la volonté de Dieu qui ne respire pour nous que grâce et sanctification.

« La seconde, si nous avons un ferme et constant désir d'aymer Dieu. Quand nostre Bienheureux disoit constant et ferme, il entendoit un désir efficace,

non ces volontez imparfaites, que l'on appelle en l'escole *velléitez*, qui sont comme ces débiles vapeurs qui s'eslevent les matins sur les lieux marécageux, vapeurs aussitost dissipées ou abattues qu'attirées. Ces désirs de désirer, non plus que ces vouloirs de vouloir, ne sont proprement des désirs ny des vouloirs, mais des fantômes de désirs, et des avortons de volonté.

« Quant il parloit de désirs, il entendoit les affections raisonnables qui sont de vrayes productions de la volonté, et disoit de fort bonne grâce, que, qui désiroit de bien aymer ayroit à bien désirer. Et la raison sur laquelle il se fondoit pour monstrier que *qui désire d'aymer Dieu l'ayme*, c'est que l'amour et le désir sont deux affections qui naissent de la volonté raisonnable.

« Qui donc désire d'aymer Dieu n'a pas seulement un commencement de cet amour, mais a l'amour mesme;

puisque *le désir est enfant de l'amour*, comme l'un et l'autre sont enfants de la volonté: autrement si ce désir précédoit l'amour, il ressembleroit à ceste plante que l'on appelle *le fils avant le père*, d'autant qu'elle donne son fruit devant sa fleur.

« Cette doctrine de nostre Bienheureux est de grande consolation, pour les âmes abbattues sur ceste désagréable langueur qui procède de la perplexité, naissante de l'incertitude si elles aiment Dieu <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Esprit*, t. III, 321.

## CHAPITRE XXIX

Pureté de l'amour de Dieu.

Après avoir rassuré les bonnes âmes sur leur état devant Dieu, il reste à leur faire bien connaître en quoi consiste l'amour de Dieu. Cette connaissance est nécessaire pour les préserver de certaines illusions, contre lesquelles il leur importe grandement de se tenir en garde.

Pour être digne de Dieu, l'amour de Dieu doit écarter l'amour *mercenaire* et l'amour *servile* et être un amour de *complaisance* et de *bienveillance*.

L'amour mercenaire dit : Je ne servirais pas Dieu, si je n'attendais pas le Paradis.

L'amour servile dit : Je ne servirais pas Dieu, si je ne craignais l'enfer. Ain for-